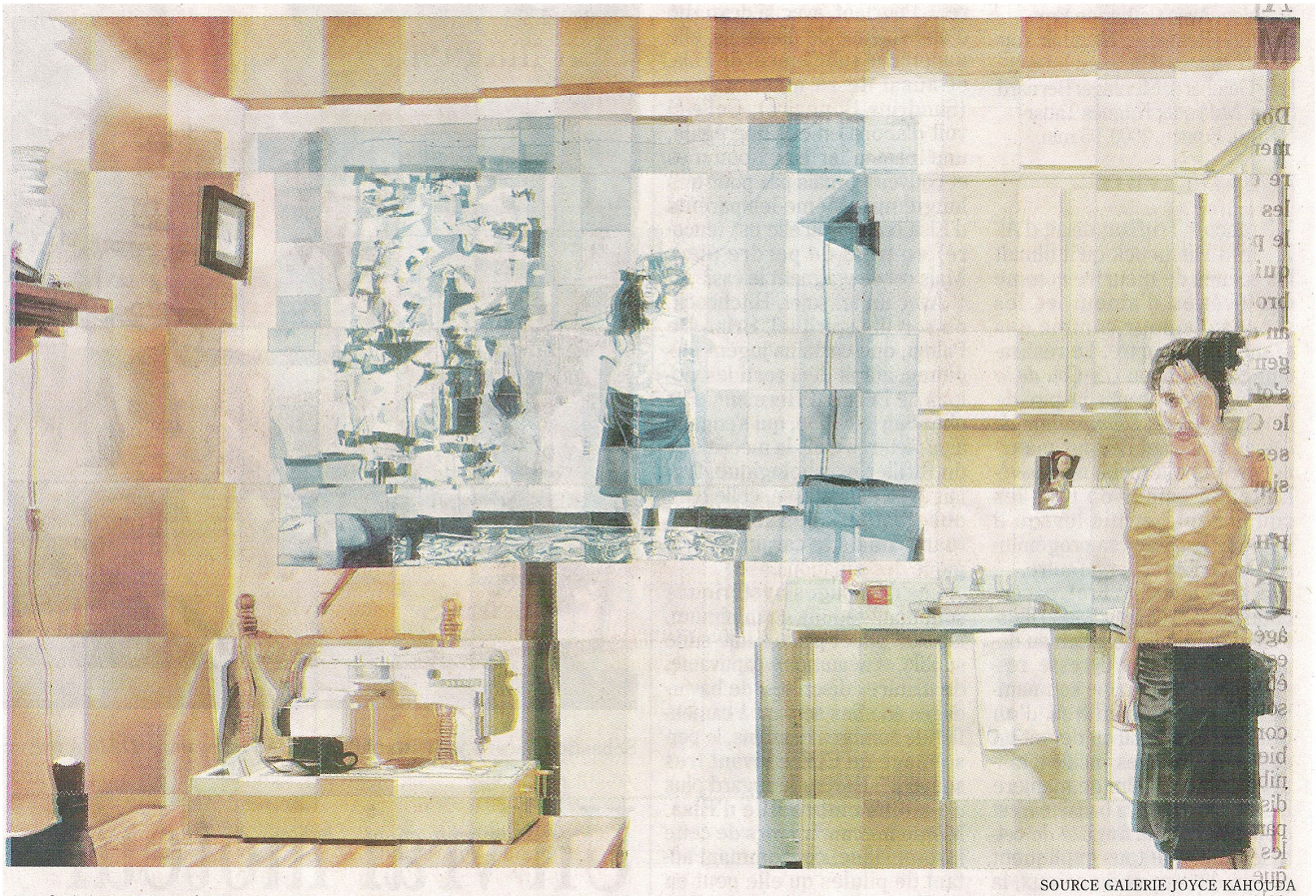
LE DEVOIR, LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 MARS 2009

DE VISU



SOURCE GALERIE JOYCE KAHOUDA

La Cuisine, Montréal, **aquarelle sur papiers cousus, de Sarah Bertrand-Hamel**

En quête de traces

Trois artistes, trois expos, trois façons de tenter de figurer la trace d'une vie, d'une mort, d'une époque...

CONSIDÉRATIONS PARTIELLES
Sarah Bertrand-Hamel
Galerie Joyce Yahouda,
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
suite 516, jusqu'au 28 mars.

ŒUVRES RÉCENTES
Monique Mongeau
Galerie Donald Browne art contemporain, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, suite 524,
usqu'au 28 mars.

TU N'ES QU'UNE ÉTOILE
Simon Bilodeau
Galerie Art Mûr, 5826, rue Saint-Hubert, jusqu'au 4 avril.

JÉRÔME DELGADO

Carrelée, fragmentée en mille nuances chromatiques, la peinture de Sarah Bertrand-Hamel est une autre tentative de représenter la réalité dans ses moindres détails. L'artiste, qui fait avec l'exposition *Considérations partielles,* à la galerie Joyce Yahouda, une de ses premières apparitions, ne fait pas que continuer le fil de l'histoire du portrait photo-réaliste. Elle, c'est à coups d'aiguille qu'elle recoud, littéralement, l'univers qui l'entoure.

Pas même trentenaire, Sarah Bertrand-Hamel montre en quatre grandes œuvres «sur papier cousu» le potentiel de sa démarche. On serait tenté de la voir hésitante entre deux voies, entre l'auto-représentation et l'abstraction, entre deux scènes d'intérieur où elle figure debout et deux compositions où l'application de la matière, même dans sa forme reconnaissable d'éclaboussure, est déterminante.

Une minutieuse observation révèle que les deux manières découlent de la même intention de retracer un moment, des moments, de s'ingénier à représenter — on reste dans la sphère de la représentation — un certain passé. Le temps est au cœur même de la peinture-dessin (aquarelle et mine) de la diplômée de l'Université Laval (2006), et la finition à la couture de ses larges panneaux en est certainement l'expression la plus palpable.

Sarah Bertrand-Hamel travaille à partir de photos, qu'elle découpe et qu'elle tente (vainement) de reproduire, au pinceau ou au crayon, et de rassembler, tel un casse-tête, à la machine à coudre. Ses versions exposées ne sont pas des copies imparfaites du fait seul que la main n'est pas une machine. Son œil, sa mémoire aussi sont défaillants, et c'est tout à son honneur que de le mettre ainsi en évidence.

Il y a de la citation, de l'autocitation dans ces grands panneaux où elle reprend une de ses œuvres, comme dans une mise en abîme sans fin. Il y a un souci, dans ces images très «pixelisées», de matérialiser les différences que compose une vie. Et si Bertrand-Hamel s'inscrit dans la lignée d'un Chuck Close, voire d'un Nicolas Baier pour ses représentations du quotidien de l'artiste (un amas d'objets, en aplat, occupent une partie de l'œuvre *Guadalajara*), ses mosaïques ont cette ouverture vers l'imperfection, vers l'idée que ce qui reste comme trace demeure toujours très subjectif.

Simon Bilodeau, lui, propose des réflexions tant sur la société de consommation que sur le milieu de l'art

Empreintes et restes

Telle une scientifique, Monique Mongeau s'est fait un nom avec un travail de type encyclopédique, en signant depuis quelques années un herbier minutieux et détaillé comme ceux issus de la recherche. Avec ses œuvres récentes, exposées à la galerie Donald Browne, l'artiste fait plus que jamais éclater l'aspect objectif de sa démarche.

Mongeau se tourne vers une représentation plus ambiguë de ses herbes, comme dans *Reliquat,* un dessin au graphite où des grains sont autant restes que semences. Elle gagne aussi en profondeur, s'appuyant sur des impressions numériques presque évanescentes et fragiles par le choix du support (un papier chiffon). La nature peut laisser des empreintes fort troublantes.

Avec une vaste installation où dominent les tons gris et monocordes, Simon Bilodeau parle de nos propres vie et mort. C'est une mise en scène, en peinture et sculpture, très archéologique. L'artiste nous mène pour sa première expo «commerciale» dans les entrailles de la galerie Art Mûr, un espace d'entreposage dans lequel aboutit son très futuriste et apocalyptique *Tu n'es qu'une étoile.* Nous voilà donc au cœur d'une pyramide, à la recherche des indices d'une civilisation disparue.

Simon Bilodeau, ici comme dans des projets précédents, propose des réflexions tant sur la société de consommation que sur le milieu de l'art. Il s'attaque aux stratégies de mise en marché, notamment à la notoriété de l'artiste, en exagérant la présence de son propre nom. L'amas de roches coniques toutes identiques qui forment l'œuvre *Les Étoiles tombent pour briller* — à découvrir dans la salle secrète — en dira beaucoup, si la projection s'avère juste, sur l'uniformité de notre civilisation.

Collaborateur du Devoir